
En contemplant l' «Aurige» de Delphes

Les « Jeux pythiques », organisés à Delphes, en l'honneur d'Apollon, parallèlement à ceux d'Olympie et dans les années intermédiaires de ceux-ci, ont laissé moins de reliques que ceux qui étaient dédiés à Zeus.

Quand on pénètre dans le Musée de Delphes, toutefois, ce qui arrête d'abord le regard, c'est le fameux *Aurige* de bronze vert, merveilleusement échappé au pillage et à la destruction. Après que quelque deux mille des statues qui bordaient la « voie sacrée » menant au temple d'Apollon où la Pythie rendait ses sibyllins oracles, eurent été transportées à Byzance et après que les Romains en eurent enlevé encore un millier, Pline le Jeune en dénombrait encore quelque trois mille. Et l'on peut s'imaginer — sans avoir bu à la fontaine *Kassôtis* qui donne l'inspiration — combien, parmi ces chefs-d'œuvre, représentaient des athlètes et des mouvements sportifs...

L'*Aurige* (voir reproduction page 39), conducteur de char de course à quatre chevaux, est le seul vestige d'un quadrigé complet, qui était dressé près de l'entrée du temple sur un monument de quelque huit mètres de haut, ce qui explique l'astuce du sculpteur qui, pour éviter un corps raccourci par la perspective, a démesurément allongé la tunique pendante aux plis rappelant la colonne dorique.

Le guide, un archéologue dont la science étonne à chaque pas, explique :

« L'*Aurige* menait les chevaux, mais son maître était à côté de lui sur le char. Celui que vous voyez a été représenté au moment où, les yeux encore éblouis de sa victoire, il conduit son attelage pour faire le tour d'honneur de l'hippodrome. Il tient de la main droite les rênes, tandis que la gauche — malheureusement brisée et qu'on n'a pas retrouvée, car il ne reste du monument que cette merveilleuse statue, ainsi que trois pattes de chevaux et un morceau de la queue de l'un d'eux, reliques que vous voyez dans cette vitrine — était sans doute posée sur le bord du char. Contrairement aux statues de

marbre, qui étaient toujours peintes, les statues de bronze étaient naturelles, mais pour donner la vie aux yeux, ils étaient faits de verre et d'onyx. La main et les pieds (quoique ceux-ci fussent cachés par le char, ce qui prouve la conscience de l'artiste) sont modelés à la perfection et d'une étonnante réalité. »

C'est alors que nous nous sommes permis une observation :

« A notre avis, l'*aurige* ne faisait pas un tour d'honneur au moment choisi par le sculpteur. Encore tout grisé par la course, il venait d'arrêter son attelage. Voyez ! Il n'est pas encore couronné du rameau de laurier-rose qui récompensait le vainqueur (contrairement à Olympie où il était couronné d'olivier). Sa main droite tient trois rênes ; mais le pouce est levé, l'index soutenant les guides, et seuls les autres doigts les serrant encore ; il a à peine relâché ses chevaux ; ses pieds sont à plat, mais pas arqueboutés comme ils devaient l'être pendant la marche cahotante du char ; les pieds des chevaux aussi sont bien à plat, à l'arrêt ; le haut du corps, très légèrement penché en arrière se redresse après l'effort fait pour ralentir la course des chevaux. Ce qui reste du bras gauche a la même inclinaison que celle du bras droit, ce qui ne serait pas le cas, si la main était posée sur le bord du char. Cette main tenait certainement la quatrième rêne et le fouet, car on conçoit mal qu'on puisse conduire un quadrigé en course sans fouet. Le maître était à la droite de l'*aurige* et celui-ci maniait donc le fouet de la main gauche, pour ne pas le lever devant son maître... »

Le vieux gardien — qui, depuis quarante ans, passe sa vie à côté de l'*aurige* et, nous dit-il, se place chaque matin derrière celui-ci pour se recueillir quelques minutes et remercier Dieu (ou « les dieux », qui sait ?) de pouvoir sans cesse vivre dans l'ombre de tant de beauté — et notre savant guide se regardent, hochent la tête en souriant et disent ensemble : « ...oui, sans doute... »

A. P.



L'AURIGE (Musée de Delphes). (Voir texte dans ce bulletin.)